

Voilà, je crois, ce qu'on peut trouver dans ces monuments étranges : art curieux, énigmatique, mais stérile.

Cela relève de l'histoire et de la curiosité, mais non de la théorie de l'architecture.

Au contraire, l'art égyptien est un art logique et vrai. Ses moyens sont restreints, ses conceptions timides, car il ne sait que superposer des pierres à des pierres, et s'il arrive à faire grand et très grand, ce n'est qu'au prix d'efforts colossaux pour demander aux matériaux le maximum des dimensions possibles. Ne connaissant que le linteau monolithe et le plafond monolithe, la portée extrême d'une pierre était la limite de leurs combinaisons (fig. 914). De là des plans très vastes, mais encombrés; des multitudes de points d'appui et jamais un large espace libre; des monuments dont la conception ne pouvait guère différer de celle d'une carrière : carrière dont les piliers sont des colonnes magnifiques, dont le ciel est une suite de plafonds superbes : au demeurant, un art imposant, très monumental, mais qu'on ne peut apprécier qu'en se rendant compte de ses moyens de construction. La littérature a fait beaucoup de phrases sur l'architecture égyptienne; on y a vu toutes sortes d'idées mystiques ou philosophiques, on a décrit ses effets, les impressions qu'elle devait produire; nous avons eu même une Égypte romantique. Combien il eût été plus simple de s'apercevoir que les Égyptiens ne *pouvaient pas*, entre deux axes de points d'appui, avoir des portées de plus de six à sept mètres qui d'ailleurs n'étaient réalisables que par l'emploi de matériaux exceptionnels!

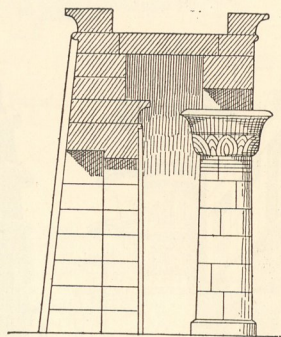


Fig. 914. — Exemple de construction égyptienne. Temple de Medinet-Abou.